

Un patrimoine à transmettre

J'ai reçu un petit livre : *Huit siècles de littérature francoprovençale et occitane en Rhône-Alpes*. Très intéressant. Il présente dans ces deux langues des écrits du Moyen Âge à nos jours. Je vous lis le début de la préface écrite par Jean-Jack Queyranne, président de la région Rhône-Alpes :

Voilà bien l'objectif de ce rapport de la région : "Reconnaître, valoriser, promouvoir les deux langues régionales francoprovençal et occitan. Avec des propositions pour favoriser la transmission de ce patrimoine immatériel".

C'est une première, dit Jean-Jack Queyranne. Donc il y aura des suites... Tant mieux.

1/ Où en sommes-nous aujourd'hui ?

La transmission a bien été réalisée jusqu'à nous.

- Celle du patois occitan surtout, grâce aux troubadours et Frédéric Mistral. Avec le prestige qu'on lui connaît.

- Restons-en au patois francoprovençal, le nôtre. Il a eu moins de chance que l'occitan. Raison de plus pour assurer sa transmission. D'après le livret elle a débuté au Moyen Âge pour se maintenir jusqu'à nos jours. Avec son apogée sous Henri IV et le XVII^e siècle. Il y a eu aussi la Révolution et l'abbé Grégoire puis les Lumières qui, à mon avis, ont failli l'étouffer.

Il s'agit de notre francoprovençal forézien. A l'est, aux pieds des monts du Matin, il rencontre le francoprovençal lyonnais. Plus loin celui de l'Ain, du Jura, de la Savoie et du Val d'Aoste en Italie. Même langue, même origine mais avec beaucoup de diversité dans les dialectes. Une langue vivante évolue avec le temps, se charge d'autres formes aux cours des rencontres. Je me souviens de ces trois Italiens, le père et les deux fils, qui, en 1931, étaient venus faire des chaises à la maison. Ils comprenaient notre patois. Pas étonnant.

Je pense à tous ces innombrables anonymes qui ont conservé, utilisé et fait vivre le patois, en le parlant entre eux. Voilà bien les premiers, les grands agents directs de la transmission de notre patois. Aujourd'hui je peux dire qu'il s'est parlé couramment comme langue vivante jusqu'en 1939. Après il s'est effiloché !

2/ Personnellement j'ai eu la chance et je m'honore de faire partie de ces derniers agents directs de la transmission. Combien sommes-nous encore de survivants capables de tenir une conversation patoise d'une heure ou deux ? Dans mon pays à Saint-Jean-Soleymieux, j'en trouverais une bonne dizaine, dans la résidence ¹ quatre ou cinq... Beaucoup le comprennent facilement mais ne le parlent pas ou plus du tout. Ils l'ont perdu en route.

Comment suis-je venu à ce rôle d'agent direct de la transmission du patois ? Je suis né le 7 avril 1922 dans les monts du Forez au-dessus de Saint-Jean-Soleymieux. Tout petit j'ai trempé dans la marmite patoise et j'ai éprouvé beaucoup de plaisir à m'y laisser mariner. En 1922, tout le monde parlait patois là-haut. Pour entendre du français il fallait faire 5 km à

¹ La résidence du Parc des comtes de Forez, à Montbrison.

pied, et descendre au bourg. Mes parents parlaient patois entre eux, avec nous et avec les voisins. Nous parlions et nous pensions en patois. C'est encore mon cas aujourd'hui. Il me semble que c'est dans les années 1935-1928 que des parents ont commencé à parler français à leurs enfants. Ma tante, sœur de ma mère, a eu cinq filles : les trois aînées élevées au patois, les deux plus jeunes au français.

Cependant ma famille avait pas mal d'amis ou de parents de la ville. Et ils parlaient français. J'écoutais, je comprenais. J'étais déjà un peu bilingue. Aussi n'ai-je pas eu de peine ou de difficulté à aller à l'école du Crozet de 1926 à 1929. Je comprenais, je répondais parfois en écorchant le français. Mais *basto* !... A l'école, la demoiselle, M^{elle} Reynier - j'ai retenu son nom - nous reprenait gentiment mais fermement quand elle nous entendait parler patois.

Un jour nous jouions aux billes. Elle arrive et coupe notre conversation. Silence et immobilité totale... Puis le plus grand déclare : "Allez, joue..." Ensuite il regarde par-dessus son épaule : "O filo..." Et nous reprenons la partie et la conversation où nous les avions laissées.

Après le Crozet, je suis allé pensionnaire trois ans à Saint-Jean puis à Montbrison au petit séminaire Victor-de-Laprade pendant cinq ans. Nous y étions nombreux à connaître le patois des monts du Forez. Mais nous n'en étions pas très fiers et ne le parlions pas trop. Nous en avions plutôt honte.

Au grand séminaire nous rencontrions beaucoup de patoisants du francoprovençal forézien ou lyonnais. Pendant les vacances je retrouvais avec plaisir mes parents, mon village et mon patois. Un jour j'ai provoqué un certain étonnement dans le car. C'était en 1941, je venais de prendre la soutane. Et quelqu'un m'interpelle de loin en patois dans le car. Je lui ai répondu aussitôt sans problème dans sa langue... Surprise de certains devant ce petit blanc-bec de curé parlant patois comme un ancien. Là je n'étais plus honteux, mais plutôt fier.

J'ai été ordonné prêtre en 1948. En 1953, nommé curé à Saint-Nizier-de-Fornas, j'ai pris mes parents avec moi. Mon père y est mort au bout de 3 ans. Mais j'ai conservé ma mère pendant 27 ans dans mon ministère. Nous parlions toujours patois. Aussi l'ai-je bien conservé !

Je suis arrivé en semi-retraite à Feurs en 1992. Là, j'ai eu l'idée d'occuper mes loisirs à l'étude de mon patois. Pour le décortiquer, et parce que ça m'intéressait. Des confrères m'y ont encouragé. Et je me suis mis à chercher des mots, masculin, féminin, singulier, pluriel, et surtout des verbes propres au patois. Je n'avais pas d'autre désir que me distraire avec ma langue maternelle. Au bout de 6 ou 7 ans j'avais déjà noirci un gros cahier.

Arrivé à Montbrison en 1999 - *lo sézu de lo grand'oro* - j'ai eu la chance de rencontrer Jo Barou, le Centre social, les soirées patois. Les uns et les autres m'ont encouragé, stimulé pour devenir, à ma place, agent direct de la transmission du francoprovençal. C'est ainsi que j'ai rédigé quelques cahiers "Village de Forez", tous regroupés dans mon ouvrage : *Un patois francoprovençal, Saint-Jean-Soleymieux* en 2010.

Le lieu de mon patois, dialecte francoprovençal forézien, se situe à la frontière extrême sud de la zone en question. Il touche au sud l'occitan d'Auvergne-Velay : Marols, la Chapelle, Saint-Bonnet-le-Château. Il se parle très bien à Saint-Jean, Soleymieux, Margerie, Lavieu. Il varie un peu à Gumières, Chazelles, mais aussi à Saint-Georges et à Boisset-Saint-Priest. Avant-guerre si vous étiez allés à la foire de Saint-Jean, le premier mardi d'avril, dans la foule, vous auriez reconnu les origines de chacun à son parler. Nous nous

compreions bien, parfois en nous moquant un peu. Mais c'était pacifique et fraternel. Peut-être un peu moins avec les Auvergnats. Ils nous le rendaient bien à nous les *Fourinas* et les *Fourinasses*. Aujourd'hui tout cela semble si loin.

Je fais donc partie des rescapés du francoprovençal forézien, cette belle langue jadis vivante qui a fait ce que nous sommes. Elle a permis notre vie de relation, elle a constitué notre vie, la vie tout court. Cette langue qui reste encore vivante pour moi, je la transmets comme une langue **mourante**. Je le dis avec un peu de nostalgie, mais avec sérénité : la mort fait partie de la vie. Je le dis dans l'espérance : l'essentiel de la vie n'est pas derrière, mais devant. Et je souhaite bonne route aux projets de la région Rhône-Alpes qui transmettra d'autres façons et avec d'autres moyens ma belle langue maternelle.

È tsobo, n'è pru dye...

Jean Chassagneux